

Luca Sára Rózsa

- INTERVIEW -



Luca Sára Rózsa, *We want it all*, 2019, huile sur toile, 138x170cm

S'intéressant aux questions liées à l'existence, Luca Sára Rózsa s'engage dans une démarche artistique qui consiste en une identification presque physique à la peinture.

Ses œuvres récentes s'inspirent de l'iconographie du XV^{ème} au XVIII^{ème} siècles, ainsi que du domaine du portrait. Les figures représentées dans les tableaux semblent raides (comme si certaines actions étaient figées jusqu'à la fin des temps) – certaines sont assises sur des trônes, d'autres portent des couronnes, et toutes nous regardent et sont témoins de notre fragilité. Ils sont les procureurs de cette lourde permanence, si difficile à interpréter, les forteresses que nous construisons pour nous défendre, autant que nos propres oppresseurs.

Propos recueillis par Léonie Zimmer et Mathilde Gigliotta en juin 2019.

Parle-nous un peu de ton parcours scolaire et personnel ; comment en es-tu arrivée à t'affirmer en tant qu'artiste ?

J'ai commencé à prendre des cours de dessin lorsque j'étais au lycée de manière très intensive les après-midis. J'avais trois fois quatre heures de dessin par semaine avec un professeur de graphisme un peu fou mais adorable, et surtout très académique. Après avoir eu mon diplôme, j'ai fait une fac d'arts, aspirant à devenir graphiste. J'ai obtenu une licence, ce qui ne vaut pratiquement rien sur le papier, mais ces trois ans m'ont ouvert l'esprit, m'ont apporté de solides bases pour mes travaux artistiques, mais c'est surtout là que j'ai réalisé que je voulais être peintre, et pas du tout être graphiste. Nous étions entourés par de fantastiques professeurs très impliqués, qui nous soutenaient beaucoup et proposaient beaucoup de choses à ceux qu'ils trouvaient talentueux. Alors que je terminais ma troisième année, j'avais donc déjà plusieurs expériences d'expositions. Après cela j'ai continué à l'Université des Beaux-Arts de Budapest où j'ai fait cinq ans en cursus peinture, obtenant une seconde licence et un master. Je pense que je m'entendais bien avec mon maître peintre parce que nous avions une approche de la peinture assez similaire. J'ai été assez chanceuse sur ce point, tout le monde ne trouve pas sa place du premier coup. Même si j'étais prête à quitter la fac sans aucun regret, c'était une formidable expérience.

Arrives-tu à vivre de ton art, ou as-tu une activité parallèle ?

C'est difficile à dire. Parfois oui, parfois non. Mais ce n'est jamais quelque chose de stable, sur lequel je peux régulièrement compter. En général j'ai un job très basique (comme enseigner, ou peindre des

paysages d'illustrations, faire des livres etc) qui me prends un, ou deux jours maximum par semaine, ce qui me laisse le reste de la semaine pour être à mon atelier.

Peux-tu nous parler de la scène artistique dans ton pays, et la façon dont tu la perçois ?

Je pense qu'il y a beaucoup d'artistes Hongrois qui mériteraient beaucoup plus de reconnaissance et de respect que ce qu'ils reçoivent. Nous avons une grande variété de galeries, et pleins de vernissages chaque jour. Mais deux choses très importantes doivent être soulignées : la Hongrie est terriblement centralisée. Ce qui veut dire qu'il est très compliqué de rencontrer une galerie ou un musée en dehors de la capitale (il y a quelques exceptions bien sûr, mais quand même très peu). Donc si l'on parle de l'art en Hongrie, on parle en fait plutôt de l'art à Budapest. L'autre chose est le manque de reconnaissance et d'attention envers les artistes Hongrois à un niveau politique, ce qui complique notre métier plus qu'il ne devrait l'être.

Raconte-nous ton pire souvenir en lien avec l'art : mauvaise rencontre, projet abandonné, incident technique... Et la meilleure ?

Je rassemble ces deux questions en une seule, parce que je serais incapable de choisir un seul exemple tant il y en a. Je suis quelqu'un d'assez optimiste, et c'est facile de m'enthousiasmer. Une bonne expérience d'exposition, une réaction agréable ou simplement arriver à accomplir un challenge dans mon processus artistique sont des choses plaisantes

et suffisent à me motiver. Si l'on parle des mauvaises expériences, je pense que je parlerais de choses que tout artiste débutant évoquerait : l'énergie que je dépense inutilement quand j'essaye de contacter des galeries, des espaces d'exposition ou certaines personnes du milieu artistique, et qui ne me répondent même pas un « vas te faire foutre ». Ce manque de respect est très frustrant.

**Peux-tu nous parler de tes débuts en tant qu'artiste ? En particulier ta première pièce considérée comme une « œuvre d'art » ?
Quelle relation entretiens-tu aujourd'hui avec ces premiers travaux ?**

Je me souviens de deux étapes marquantes. Au début de mes années de fac, je peignais dans un style assez réaliste. J'avais toujours une photo ou un modèle que j'essayais de reproduire de la meilleure façon possible. C'est seulement durant ma dernière année, où j'ai peint toute une série que j'ai su ce que je voulais dire. D'un coup ce n'était plus juste une répétition, une mimesis, une imitation de la nature, mais quelque chose, ou pour être plus précise une façon de penser assez conceptuelle qui s'est reflétée dans mon travail. Ensuite c'est ce réalisme qui m'a amené à ce second point important au début de mes études universitaires. J'avais du mal à avancer parce que j'avais peur de peindre quoique ce soit sans photo, sans modèle, ou sans un quelconque exemple visuel auquel je pouvais me référer. Et je détestais ça. J'avais l'impression que ça bloquait ma créativité (et donc peur de n'en avoir aucune). J'ai donc décidé de m'interdire tout ça, peu importe le nombre de mauvais tableaux qui en résulteraient. J'ai travaillé très dur pendant des mois, et j'ai réalisé tout d'un coup que je n'avais rien à perdre. J'effaçais ou recouvrais comme je l'entendais. Cela m'a apporté une grande liberté avec le temps, ainsi qu'un concept auquel je tiens toujours : J'aime laisser les traces issues du processus de peinture, les marques de changement d'avis sur la toile finie. L'idée qui se cache derrière est de détruire l'image mythique de l'artiste, celle d'un génie qui saurait exactement à quoi ressemblera son tableau à la fin. À la place je préfère dire clairement que je suis un être humain comme tout le monde.

J'aime toujours ces œuvres pour les souvenirs qu'elles portent, même si je ne les exposerais plus.

Pourrais-tu nous en dire plus sur les thèmes récurrents dans tes œuvres (couleurs, personnages, atmosphère...)?

Il y a-t-il d'autres sujets, thèmes ou recherches majeures qui se rejoignent dans ton approche artistique ? Lesquels et pourquoi t'intéressent-ils ?

C'est toujours la question de l'existence qui reste encreée dans mon esprit, d'aussi loin que je me souviens.

Ces dernières années mes peintures étaient largement immergées dans l'iconographie religieuse du XVe-XVIIe, et le domaine des portraits. Les silhouettes de mes peintures dominent le spectateur comme des géants déformés, observant chacun de nos pas et jugeant nos actions. L'idée principale était que notre quête d'éternité (en tant qu'humain) –c'est à dire des choses éternelles d'une valeur impériss-



Luca Sára Rózsa, *Guards*, 2018, huile sur toile, 210x230 cm

able- dérive de notre fin de notre existence incertaine ; pour façonner notre perception de la vie, nous avons besoin d'un appui qui aide à rendre la pression existentielle et les doutes qui y sont liés plus faciles à supporter. Nous nous soumettons à des principes, des idéologies, des églises (et des dieux) et des êtres suprêmes en les utilisant pour personnifier le désir de stabilité que nous nous efforçons d'atteindre. Ce sont les pierres angulaires de nos consciences, les juges de nos vies, qui nous guideront et établiront pour nous des buts et des raisons d'être ; ils seront aussi ceux qui, pour assurer leur propre survie, feront taire nos doutes sur notre existence et sa signification.

À quoi ressemble ton studio ? Quel serait ton studio idéal ?

C'est le chantier. Toujours. Je le partage avec trois de mes meilleurs amis qui peignent aussi, on peut donc facilement reconnaître quelle partie du studio est à qui sans en regarder les travaux.

Le studio idéal ? Trois fois plus grand que celui que j'ai chez moi. Et plus lumineux. Beaucoup plus lumineux.

Quel genre de relation as-tu avec tes travaux en cours ?

C'est toujours des hauts et des bas j'imagine. Un jour, je suis ravie de ce que je produis et j'ai l'impression que je n'ai jamais rien fait mieux. Le suivant, je déteste ce que j'ai fait et je me demande comment j'ai pu penser que le tableau était même terminé (ou j'ose même m'appeler « une artiste » dans les pires jours). Mais en général, je préfère mes travaux en cours de réalisation plutôt que les séries terminées.

As-tu des plans pour des travaux, des expositions ou d'autres rêves qui tu aurais en tête ?

J'ai déjà quelques expositions pour lesquelles je dois me préparer dans un futur proche. Si on parle de rêves, j'adorerais que mes peintures soient exposées dans une galerie en forme d'énorme cube blanc, mais aussi faire une exposition dans une église baroque.

Quelle est ta définition d'un artiste « connu » ou « célèbre » ?

Un respect général, des fans, des historiens de l'art et des commissaires artistiques qui te tournent autour, des revenus venant seulement de ton art, avoir des articles écrits sur toi dans le magazine le plus branché, être dans les trois premiers du classement des « artistes les plus influents ». Quoi d'autres ?

Es-tu soutenue par une galerie d'art ?

Je suis justement en train de voir ça. Deux galeries m'ont proposé mais je ne sais pas encore si je les aime vraiment. J'étais contre les galeries pendant longtemps. Maintenant je commence à me rendre compte de la charge de travail que cela peut enlever à un artiste.

Quelle est ta première expérience marquante à Strasbourg ?

L'énorme moment de panique juste après mon atterrissage à l'aéroport. Mes bagages se sont perdus – à part tous mes vêtements, j'avais aussi toutes mes fournitures artistiques – et on m'avait dit que ça prendrait trois semaines avant que je puisse les récupérer. Et le soulagement quand le sac est apparu de nulle part au bout d'une heure.

Quelle(s) grande(s) différence(s) (vie quotidienne, environnement artistique, etc) as-tu pu remarquer comparé à Budapest ?

C'est difficile de comparer étant donné que je viens d'une capitale. Évidemment Budapest est bien plus grande, donc la scène artistique est naturellement bien plus vaste aussi. Mais une chose que j'ai remarqué c'est que tous les bars et les cafés sont pleins de jour comme de nuit, 24/7. Les Français ont beaucoup de choses à se dire.

Qu'est-ce qui pourrait être amélioré dans ce programme d'échange ?

L'intégration sociale. La chambre, le studio, la rémunération, la communication, tout est parfait. Le cadre de travail est optimal. Mais pour se sentir bien et être vraiment connecté.e à un lieu, il faut des interactions sociales, ce qui peut être très difficile s'il faut essayer par soi-même. Évidemment vous ne partez pas faire une résidence pour trouver votre nouveau meilleur.e ami.e, mais au moins quelques rencontres organisées durant le séjour qui facilitent l'intégration et qui sont l'occasion de discuter avec des gens, d'autres choses que de devoir se présenter, serait une sensation

géniale.

Une table ronde sur un sujet donné, ou une discussion ouverte avec d'autres personnes ayant les mêmes centres d'intérêts, ou même un voyage serait super. Je suis convaincue que certains artistes vivent très bien le fait de ne parler à personne pendant quelques mois. Mais ça peut être essentiel pour d'autres.

Peux-tu nous parler de ta résidence actuelle au CEAAC ?

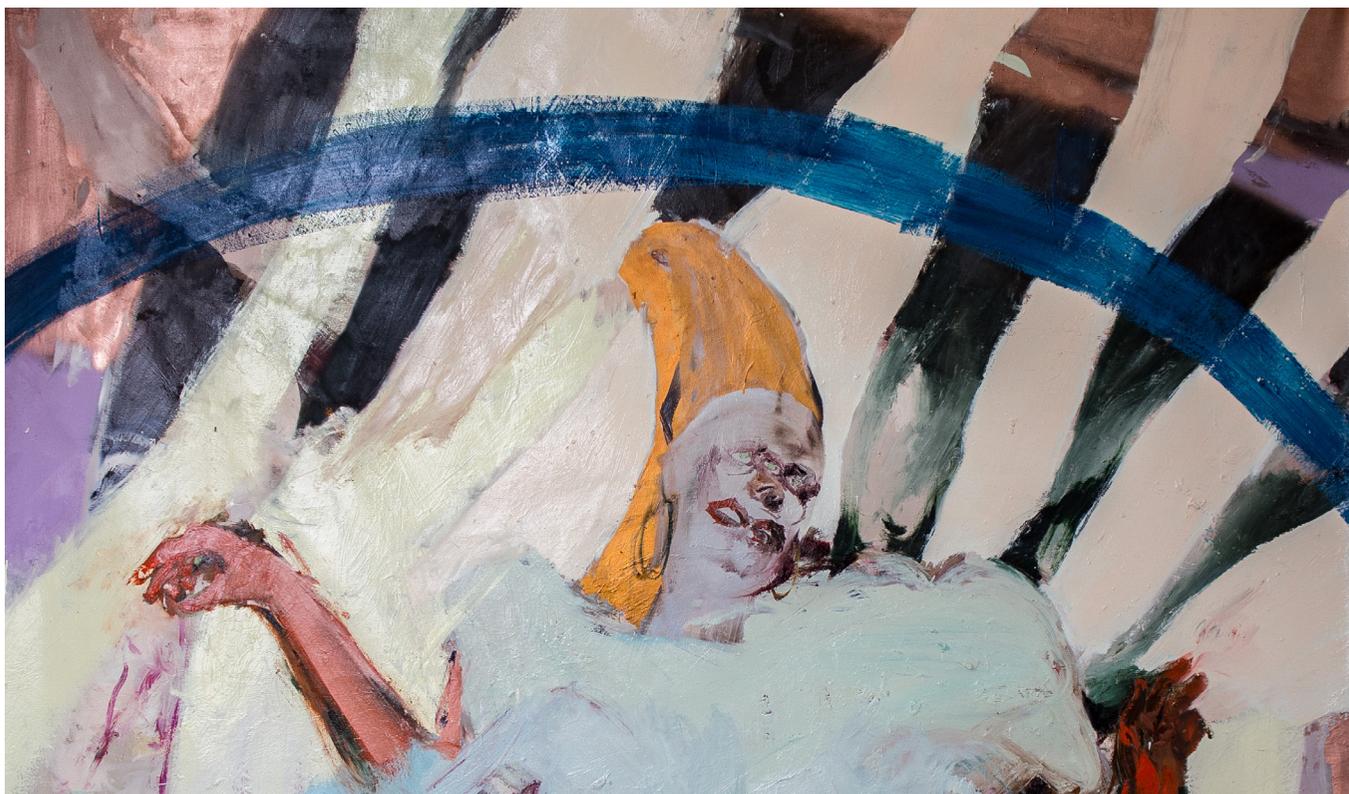
Étant donné que j'ai passé beaucoup de temps seule, cela a aussi de bons côtés : J'ai passé beaucoup de temps à l'atelier. Depuis que je suis arrivée, il n'y a dû avoir que trois jours où je ne m'y suis pas rendue. J'ai donc pu travailler beaucoup mieux que ce que je pensais.

Quelle question voudrais-tu que l'on te pose ?

Honnêtement, je trouve que vous avez été extrêmement créatives et avez posé des questions sur à peu près tous les sujets.

Si tu pouvais avoir un super-pouvoir juste en claquant des doigts, lequel voudrais-tu ?

J'aime beaucoup les challenges, je pense que je préférerais n'en avoir aucun.



Luca Sára Rózsa, *Hell (détails)*, 2018, huile sur toile, 210x230 cm

Site web de l'artiste:
www.works.io/luca-sara-rozsa
Pour plus d'informations sur l'exposition
en cours, rendez-vous sur le site du
CEAAC.